Jean Dutourd

Le septennat des vaches maigres

Flammarion

Extrait de la publication

Les vaches maigres ne sortent pas seulement du Nil. Le 10 mai 1981, elles sont sorties de la Seine. Elles étaient sept, comme dans la Bible, personnifiant les sept années pendant lesquelles allait régner le nouveau Pharaon que nous nous étions donné.

Nul, pas même les tenants de l'opposition, n'imaginait alors qu'elles seraient si maigres et si voraces. Les trois premières ont déjà mangé plus de la moitié de nos ressources.

Les vaches françaises sont pires que les vaches égyptiennes ; elles ne se contentent pas de tout dévaster : elles nous expliquent que c'est pour notre bien. En outre, elles sont sourdes. Le peuple leur crie depuis bientôt deux ans de s'en aller, elles ne font qu'en rire, car les vaches rient, c'est bien connu, notamment quand elles sont installées dans un fromage.

LE SEPTENNAT DES VACHES MAIGRES

Extrait de la publication

Jean DUTOURD,
de l'Académie française

LE SEPTENNAT DES VACHES MAIGRES

FLAMMARION

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS A L'AUTEUR

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1984.
Printed in France
ISBN 9782081311275

Extrait de la publication

A la République

Extrait de la publication

CE QUE JOSEPH DIT A PHARAON

Pharaon rêva qu'il était assis au bord du Nil. Sept vaches « de belle apparence » comme dit la Bible, sortirent du fleuve et se mirent à pâturer dans les joncs. Bientôt après, sept autres vaches, hideuses, efflanquées, l'air féroce, émergèrent à leur tour. Elles se jetèrent sur les premières et les dévorèrent, ce qui d'ailleurs ne sembla pas les nourrir, car après le festin elles étaient aussi maigres qu'avant. Le pharaon s'éveilla tout en sueur. Quand il se rendormit, il rêva d'épis de blé. Il y en avait sept, gros et beaux, quand derrière eux poussèrent sept autres épis, tout grêles, tout noirs, *brûlés par le vent d'est*, qui engloutirent les premiers.

Ce ne fut qu'un jeu d'enfant, comme on sait, pour le jeune Joseph d'interpréter ces songes. Le Très-Haut, à sa manière allégorique, avait montré l'avenir du pharaon : sept années de prospérité, et sept années de misère pour l'Égypte.

Les pharaons ne rêvent plus ou, s'ils rêvent encore, ils n'appellent pas de devins pour leur expliquer leurs visions. En outre, on s'est aperçu qu'il ne sert à rien de les éclairer, car ils n'écoutent que ce qui leur fait plaisir. Ils n'ont pas l'humilité charmante des pharaons de la Bible.

Extrait de la publication

Le pharaon que les Français se sont donné le 10 mai 1981 a eu autant de Josephs qu'il pouvait en désirer. Ils lui ont prédit à qui mieux mieux les sept années de vaches maigres et l'ont mis en garde contre le vent d'est qui dessèche les épis de blé. Peine perdue : ils n'étaient pas de son parti ; il les a pourchassés de sa colère. Il n'avait d'oreilles que pour ses grands-prêtres qui lui annonçaient des pluies de roses tombant de ses mains.

Le pharaon dort toujours. Il dormira pendant sept ans. Nul songe importun ne viendra troubler son sommeil dogmatique. On pourra bien retourner son matelas en juin 1986, et le flanquer par terre, il continuera à dormir sur le plancher.

Avril 1984

JANVIER 1983

LE CALVAIRE D'ÊTRE AIMÉ

Les vœux de nouvel an du président de la République ne m'attendrissent pas du tout. Tant mieux si les Français lui sont chers, mais cela n'est pas indispensable. Ce que le président doit aimer, c'est la France. Celle-ci est une fin en soi, dont les Français ne sont que les moyens. D'ailleurs, ils sont toujours embarrassés quand on leur dit ou leur suggère qu'ils sont plus précieux que la France. Même aux plus bêtes cela paraît une espèce de sacrilège.

On s'occupe trop des Français. La seule chose qui leur ferait vraiment plaisir est l'indifférence. Pour eux, la divine surprise serait que l'État cessât de les observer comme il le fait, d'intervenir à chaque minute dans leur vie, qu'il les laissât exister et crever selon leur fantaisie. Nous faisons grâce à l'État de son amour, de sa sollicitude, de sa tendresse inquiète et questionneuse, de ses bons sentiments, de sa morale. Qu'il regarde ailleurs, par pitié !

Jadis l'État était charmant : il n'avait pas de cœur. Maintenant il en a à revendre et la vie est intenable. Même le 31 décembre, alors qu'on voudrait penser à autre chose,

il est là, avec le visage grave de son premier magistrat, pour nous rappeler que nous avons un maître d'école et qu'il ne s'agit pas de chahuter ou de parler pendant la classe. Mon Dieu, quel ennui !

Louis XIV, Louis-Philippe, Félix Faure, le président Lebrun lui-même, homme sensible pourtant, ne souhaitaient pas la bonne année aux Français. Ce genre de démonstration leur aurait semblé le comble de la bouffonnerie, peut-être le comble du mauvais goût. C'est à eux, les monarques, qu'on la souhaitait. Les corps constitués et les diplomates venaient en grand uniforme au château.

La séance n'était pas drôle, mais la fonction royale a de ces corvées. Nous autres, les petits, pendant des siècles, nous avions au moins l'indépendance. A présent nous sommes aussi ligotés, épiés, endoctrinés, abrutis d'obligations que si nous étions puissants.

LE SOPHISME À TROIS FACES

Le sophisme des gens qui veulent que l'on soit indulgent avec les malfaiteurs consiste à dire que M. Reagan et M. Andropov, avec leurs bombes, leurs sous-marins nucléaires, leurs chars, leur expansionnisme politique, etc., sont plus dangereux que les voyous qui viennent cambrioler nos maisons et nous tuent si nous avons la malchance d'être là.

Ce sophisme a trois faces, une de plus que le dieu Janus qui pourtant était un fameux imposteur.

Premièrement, la face métaphysique. Certes Andropov et Reagan peuvent faire sauter la planète d'une minute à l'autre, mais ce n'est là qu'un danger potentiel et qui ne

Extrait de la publication

deviendra sans doute jamais un danger réel. Étant aussi puissants l'un que l'autre, ils s'annulent. Lorsque j'entends quelqu'un entamer une déclamation contre eux, je ne puis m'empêcher de songer à ces imbéciles qui expliquent que rien n'a d'importance puisque nous mourrons tous un jour.

Évidemment nous mourrons tous, mais en attendant il faut vivre, et vivre le plus dignement possible. Dites à un homme atteint de coliques néphrétiques qu'il est inutile de le soigner puisqu'il faudra bien qu'il trépasse tôt ou tard, vous verrez ce qu'il vous répondra, au milieu de ses cris de douleur.

Deuxième face du sophisme : confusion entre réalité immédiate et réalité lointaine. Les hommes ne vivent pas dans plusieurs lieux et dans plusieurs temps à la fois. Une gêne présente est plus pénible qu'un malheur futur — surtout un malheur hypothétique. Andropov et Reagan, dans leurs citadelles, entourés de machines apocalyptiques, ne sont que des concepts, des images presque irréelles de croquemitaines. Un voyou dans le métro, muni d'un surin, est une chose tangible, singulièrement si le surin s'enfonce dans votre ventre.

Troisième face du sophisme : méconnaissance de ce qui réellement cause la plus grande frayeur et qui par suite est la véritable épreuve du courage. Celle-ci consiste à regarder sans trembler un ennemi qui se dresse devant vous, armé d'une hache ou d'une massue. Le courage en 1983 est exactement le même qu'en 480 avant J.-C., lorsque Léonidas, roi de Sparte, défendait à coups d'épée le défilé des Thermopyles contre les Perses. La chose la plus effrayante à laquelle un homme puisse faire face, c'est son semblable, son frère, en sachant qu'il faudra le tuer ou être tué par lui. Tout le reste est littérature — ou propagande.

Extrait de la publication

ARAGON ENFIN À SA PLACE

Qu'Aragon ait été un communiste effréné, qu'il ait soutenu aveuglément les pires horreurs ou les pires bêtises n'enlève pas une miette à son génie poétique. D'autre part, étant écrivain, je sais ce que c'est que la véhémence provocatrice. Les textes effarants que l'on ressort ces temps-ci sont des textes de jeunesse. A l'âge qu'Aragon avait lorsqu'il les composa, on écrit les choses les plus folles, pour se faire prendre au sérieux.

Il est malhonnête de ne pas rappeler, en regard, que l'auteur avait fait la guerre de 14, et qu'il l'avait faite bravement. Il en était revenu avec la croix. Il me semble que cela apporte quelques circonstances atténuantes aux atrocités que l'on peut écrire par la suite. Un homme qui a risqué sa vie pour la patrie a, plus qu'un autre, le droit à la parole, fût-ce pour proclamer qu'il conchie l'armée française dans sa totalité.

La droite a tort de repousser un grand poète parce qu'il n'était pas de son bord. Le parti communiste a bien pu organiser des funérailles solennelles, Aragon ne lui appartient pas pour autant. Il a cessé de lui appartenir à la minute où il est mort. Il est entré dans la glorieuse histoire de la littérature française. Il n'est plus à côté de Thorez ou de Marchais, il est à côté de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Baudelaire, de Verlaine, d'Apollinaire. Ni Thorez ni Marchais n'y peuvent rien, non plus que les pamphlétaires et les échotiers qui réduisent Aragon à la dimension minuscule d'un agitateur ou d'un propagandiste.

Je lus pour la première fois un poème d'Aragon en 1943.

J'habitais Lyon, j'appartenais à un mouvement de résistance. Mes camarades et moi nous formions une petite société très réduite, très exaltée. Nous avions nos héros secrets et notre morale qui était à l'opposé de la morale officielle. Ce poème d'Aragon était *Les Yeux d'Elsa*. Je comprenais, en tournant les pages du volume carré et blanc imprimé en Suisse, que nous possédions notre aède, qu'il existait une voix puissante pour chanter nos actes obscurs, pour transfigurer en épopée notre vie dangereuse et sordide. Quelqu'un avait été investi de la fonction auguste de faire savoir à l'avenir que nous n'avions pas été tout à fait indignes de nos pères.

Que m'importait, à moi qui n'étais pas communiste, que ce poète le fût ? Il parlait de la France et de ses enfants comme j'aurais voulu en parler moi-même. La voix de Corneille et de Hugo retentissait de nouveau à nos oreilles déshabituées. Et il s'agissait de nous, humbles et piétinés ! Tout à coup nous apprenions, au fond de notre misère, que nous étions les fils des hommes qui formaient le dernier carré de Waterloo. Est-ce que cela ne compense pas les outrances surréalistico-révolutionnaires du *Persécuté-persécuteur* et du *Traité du style ?*

Il est des temps où l'on attend des poèmes avec plus d'impatience que le journal. 1943 fut ce temps, Aragon a écrit ces poèmes. On voit que j'ai d'autres raisons de l'aimer que celles propres seulement à son art, qui pourtant seraient suffisantes, et que je peux, aussi, à son propos, pratiquer le mélange des genres, c'est-à-dire légitimer le talent par la morale ou le patriotisme. Car enfin, dans nos deux grands drames, dans nos deux guerres, Aragon était là. Soldat dans l'une ; poète dans l'autre. Non pas déserteur.

Extrait de la publication

LA MONARCHIE EN FRANCE

La grande grue qui doit permettre aux paroles du président de passer par-dessus les pins des Landes se promène à Nancy, au lieu d'être à Latché. Le président, plus malheureux que Louis XIV, n'a pas « failli attendre » : il a réellement attendu. Les heures ont passé. Le maître faisait bonne figure, mais n'était pas content. Cela se voyait. Les courtisans étaient à la torture. Voilà un souvenir d'horreur qu'ils garderont toute leur vie.

Dans un crime tel que celui-là, il faut que des têtes tombent, et qu'elles tombent vite, à la fois comme sanction et comme exemple. Car l'exemple, qui n'a point d'effet sur les assassins, en a sur les fonctionnaires, paraît-il. Deux têtes ont donc volé, celle de M. Rémy et celle de M. Guillermin, qui ne sont probablement responsables de rien ni l'un ni l'autre.

Qu'il doit être doux d'être roi de France en 1983 ! Quand la télévision vous fait faux bond, on vous immole incontinent un P.-D.G. et un directeur général ! On n'en fait pas autant pour le peuple qui est roi lui aussi, à ce qu'on raconte, et à qui la télévision fait faux bond cinquante ou cent fois par an.

Moi qui suis un homme d'un autre âge, j'ai connu la France du temps qu'elle était républicaine. Ce que l'on y voyait est inimaginable aujourd'hui. Le gouvernement et les fonctionnaires n'avaient pas les yeux fixés sur le président, mais sur les citoyens. Quand quelque chose allait mal ou nuisait à la communauté, le responsable valsait, fût-il préfet, fût-il ministre. Ainsi tout marchait à peu près,

du moins dans les affaires d'administration et de police, qui sont les plus importantes pour la vie de tous les jours.

Quant au président de la République, il n'éprouvait guère le besoin de parler à la radio et à la télévision. Ou, s'il en avait envie, il s'arrangeait pour être à Paris ce jour-là, à l'Élysée, qui n'est pas entouré de pins, et où il n'est pas nécessaire d'amener un camion-grue, doté d'un bras de quarante mètres.

LA LOI DE MOLYNEUX

Dans *Drôle de drame*, M. Molyneux (interprété par Michel Simon), répète une demi-douzaine de fois : « A force d'écrire des choses horribles, elles finissent par arriver. » Ce Molyneux compose en effet des romans policiers pleins de crimes plus noirs les uns que les autres, et voilà qu'il se trouve un beau jour plongé dans une tragédie qui lui paraît aussi effrayante que ses inventions.

Il faut être très prudent avec les mots, ne les employer qu'à la dernière extrémité, lorsqu'on ne peut plus faire autrement. Les événements, les sentiments, les actes n'ont pas de réalité tant qu'on ne les a pas nommés, tant qu'on n'a pas collé sur eux une étiquette les désignant par leur nom. A ce moment, les hommes lisent l'étiquette et voient soudain les choses comme elles sont. Ou comme elles ne sont pas, car la calomnie colle des étiquettes tout aussi bien que la clairvoyance.

L'amour est terriblement tributaire des mots. On aime quelqu'un, puis l'amour s'en va sans qu'on s'en aperçoive. On continue pendant des mois à croire qu'on aime, jusqu'au moment où l'autre dit imprudemment : « Tu ne

Extrait de la publication

m'aimes plus. » « Mais c'est vrai, pense-t-on aussitôt. Je ne l'aime plus. Je m'ennuie avec lui (ou avec elle). C'est la seule personne au monde dont la présence m'est insupportable. »

Le satellite russe déboussolé va-t-il tomber sur terre avec ses quarante-neuf kilos d'uranium ? Et où tombera-t-il ? Sur New York ? En Lozère ? J'ai lu dix romans de science-fiction et vu dix films racontant une aventure analogue. Je ne puis m'empêcher de penser qu'à l'heure qu'il est, sans ces ouvrages d'imagination, le satellite serait bien tranquille sur son orbite, à espionner des choses qui n'offrent pas le moindre intérêt. Mais les romans et les films de science-fiction ont mystérieusement déréglé son mécanisme. Malgré les progrès de la technique sur lesquels on nous convie quotidiennement à nous extasier, on n'a pas encore mesuré l'action de l'esprit sur la matière. Même lorsque l'esprit débite des sottises, comme dans la science-fiction.

La loi de Molyneux, comme quoi il ne faut point tenter le diable en lui racontant à l'avance des horreurs auxquelles il n'aurait peut-être pas songé tout seul, me semble une chose très sérieuse et très profonde. Le bon Prévert, en l'énonçant, croyait ne faire qu'une plaisanterie. Mais la vérité du monde est plus souvent dans les facéties des baladins que dans les graves déductions des philosophes.

COMME QUOI CE QUI N'EST PAS SI SIMPLE POURRAIT BIEN L'ÊTRE QUAND MÊME

Quand une chose est tout à fait claire et évidente, un imbécile ne manque pas de survenir et de déclarer grave-

Extrait de la publication

ment : « Ce n'est pas si simple. » Les imbéciles recherchent le compliqué, l'obscur, le nuageux, l'ambigu — et le créent au besoin — comme les vieilles coquettes qui vivent dans la pénombre afin qu'on ne voie pas leurs rides.

Longtemps la France, avec sa manie de la clarté dans le raisonnement et la syntaxe inflexible de sa langue, a été un pays très inhospitalier aux imbéciles. Mais ils ont bien pris leur revanche depuis une quarantaine d'années. Ils ont éteint le grand lustre en cristal de la France qui avait éclairé l'Europe pendant trois siècles. En outre, ils ont changé de nom : ils se sont baptisés « intellectuels ». Moyennant quoi, aujourd'hui, on est aussi bête à Paris qu'ailleurs, ce qui n'est pas gai.

Je me fais ces réflexions chaque semaine, sinon chaque jour, à propos de toutes les choses simples que l'on complique pour rien, et du charabia dont on les entoure dans cette intention. Cette semaine-ci, c'est de l'école qu'il est question.

Les gens qui veulent réformer l'enseignement considèrent que Mai 68 est une chose importante, et qu'il n'est plus possible, après ce mois grandiose, de revenir au système d'autrefois. Or, celui-ci n'était pas si mauvais. Il avait au moins les avantages du pragmatisme. Grâce à lui, on voyait très vite quels élèves étaient capables de faire des études et quels ne l'étaient pas.

Il en est des études comme du mariage. Certaines personnes y trouvent leur bonheur, d'autres leur malheur. Vouloir que tout le monde se marie serait une absurdité. Il est aussi absurde de décréter que tout le monde doit aller à l'école. La scolarité obligatoire jusqu'à seize ans a été une des nombreuses bêtises socialisantes du précédent régime.

Un peuple est comme une armée, où il y a des officiers et

des hommes de troupe. Dans une armée, beaucoup d'hommes de troupe sont satisfaits de leur condition subalterne et refusent de passer sous-officiers. Celui qui veut devenir lieutenant ou capitaine possède en lui l'ambition d'atteindre ce grade et la certitude d'être apte à exercer un commandement. Par suite, il fait ce qu'il faut pour y parvenir. La philosophie qui ressort des projets éducatifs échafaudés depuis Mai 68 est que tout le monde peut et doit devenir maréchal. L'idéal des réformateurs de l'école serait de faire de la France quelque chose comme l'armée mexicaine dont on se moquait jadis, composée uniquement de généraux.

Moyennant quoi, la scolarité est devenue une espèce de retraite de Russie. Les malheureux écoliers tombent à mesure que l'on chemine. Le passage d'une classe à l'autre est le passage de la Bérézina. Joli résultat de la démagogie.

Les adultes sont vraiment d'incroyables vieilles bêtes. C'est à eux que Mai 68 a causé le plus profond ébranlement. Ils ont été tellement ébahis par ce chahut d'un mois qu'ils n'en sont pas encore revenus. Au lieu d'en tirer la vraie leçon, à savoir qu'ils en étaient eux-mêmes responsables par leur lâcheté, leur indifférence, leur veulerie, leur démission, ils se racontent depuis quatorze ans des histoires à dormir debout sur les aspirations de la jeunesse, son émancipation, sa maturité, son romantisme, sa fureur de vivre, etc. Ces calembredaines font d'ailleurs leur affaire. Elles les absolvent par avance de continuer à être lâches et indifférents, c'est-à-dire sans amour, à l'égard de leurs enfants.

Car l'une des raisons du désastre scolaire actuel est là. Les enfants d'aujourd'hui ne trouvent plus personne quand ils rentrent chez eux. Jadis, les parents étaient à leur poste,

même les plus pauvres, même ceux dont la vie était difficile et encombrée de travail, pour embêter leurs rejetons, leur faire réciter les leçons, contrôler si les devoirs étaient écrits, pourchasser les fautes d'orthographe, examiner les problèmes de robinets, donner des idées pour les rédactions, envoyer des gifles quand on usait d'un mot malsonnant, casser les pieds avec la morale.

Rien n'est moins naturel, pour un enfant, que de travailler et se bien conduire. Si les parents ne sont pas constamment sur son dos, il sombre dans la paresse, cède à toutes les tentations et tourne au vaurien. Ce n'est pas sa faute ; c'est la pente de la nature enfantine. Pendant combien de temps encore les parents actuels invoqueront-ils Mai 68 comme alibi ? Partis comme ils sont, ce n'est pas près de finir. Quelle arme les enfants leur ont donnée, dans leur inconscience d'enfants !

Les professeurs ne peuvent pas tout faire. Ce n'est pas les associations de parents d'élèves qui les aident. Je crois bien que ces associations sont une calamité supplémentaire. J'y vois un autre alibi des parents, que cela ennuie moins de faire de la politicaillerie scolaire et de chicaner le corps enseignant que de se livrer à la seule occupation nécessaire, qui est d'élever leurs moutards.

Tous les professeurs ne sont pas fous, comme on se le figure communément. Il n'y a même qu'une minorité de fous, de braillards, d'enragés de politique marxiste, mais c'est évidemment ceux-là qui font le plus de bruit. Je dirai, grosso modo, que soixante ou soixante-dix pour cent des professeurs sont des gens raisonnables et sérieux qui regrettent les lycées et collèges d'avant 68, l'enseignement qu'on y prodiguait, la discipline qui y régnait.

Ces malheureux, à présent, sont ligotés de toutes les façons. D'abord, étant raisonnables et sérieux, ils sont

Extrait de la publication

timides, persécutés, et se taisent par prudence. Ensuite, ils n'ont plus de pouvoir administratif, c'est-à-dire de pouvoir de cœrcition. S'ils infligent une punition à un élève insolent ou paresseux, celui-ci la fait ou ne la fait pas, selon sa lubie.

Du temps que j'étais potache, le conseil de discipline nous paraissait aussi effrayant que le conseil de guerre. Aujourd'hui, quand il se réunit, ce qui est rare, c'est plutôt pour faire le procès des profs que celui de l'élève qui comparaît devant lui. Le renvoi du lycée était la malédiction suprême. On était Caïn condamné à errer au pays de Nod, c'est-à-dire à entrer dans une boîte privée. A présent, cela consiste tout simplement à être transféré dans un C.E.S. d'un autre quartier.

La démagogie qui a pour objet de faire entrer tous les élèves en sixième, quel que soit leur niveau — certains savent à peine lire et écrire — aboutit au malheur de la plupart des enfants. Ces pauvres petits se retrouvent à seize ans sans diplômes, sans connaissances, mais avec tous les vices que peuvent communiquer la paresse et l'ennui.

Il suit de tout cela que la question de l'enseignement est très simple. Puisqu'on ne sait pas quoi faire et qu'on ne fait que des sottises depuis quatorze ans, que ne remet-on, ne serait-ce que provisoirement, l'Université dans l'état où elle était avant 1968 ? Elle était comme la monarchie en 1789 : elle avait besoin d'un coup de plumeau. Pas de la guillotine.

LA LOI ET LES MŒURS

Le travail noir est au travail déclaré ce que l'adultère est au mariage ; quelque chose de défendu, un péché secret et

Extrait de la publication

charmant que l'on emporte en paradis. Les Français y tiennent comme les syndicalistes tiennent aux « avantages acquis ». Ils considèrent qu'ils y ont droit, qu'ils achètent ce droit par tout l'argent que l'État leur prend en impôts sur le revenu, cotisation à l'U.R.S.S.A.F., cotisation à la caisse de retraite, prélèvements à la base de ceci et de cela.

Dans l'impôt hypertrophié, tel qu'il existe actuellement, il y a une injustice fondamentale, à savoir que plus on travaille, plus on paie. Le travail noir est la réponse de la nature humaine à la démence de l'État qui force les citoyens à la paresse par ses exactions fiscales.

Le travail noir a un double agrément : d'abord c'est du travail, chose qui plaît aux hommes, lesquels détestent l'oisiveté, ensuite ce travail est payé à son juste prix. En l'exécutant on vérifie le dicton si satisfaisant selon lequel toute peine mérite salaire.

En se livrant à une activité clandestine, qui non seulement ne cause de tort à personne, mais encore fait l'affaire des deux parties, les gens n'ont pas le sentiment de frauder. Je ne parle pas du plaisir qu'ils éprouvent en échappant par là à la stricte réglementation de la vie professionnelle.

A propos d'activités autrement délictueuses que le travail noir, on parle périodiquement de la nécessité d'adapter la loi aux mœurs. Cette préoccupation ne concerne que les vauriens. Non les honnêtes gens qui tâchent de retrouver, en dépit des entraves de l'État, les conditions de la vieille morale. Mais cela n'est pas nouveau. Toujours les petites irrégularités des citoyens honorables ont été plus sévèrement punies que les grands méfaits des brigands.

DE LA COLONISATION

Parmi les slogans du Front de libération corse, il en est un fort surprenant : celui qui proclame que la France colonise la Corse. Jusque vers 1970, les Corses se plaisaient à dire que la France était leur plus belle colonie. Les choses auraient-elles tant changé en douze ou treize ans ?

Pour ce qui est de la colonisation, la Côte d'Azur aurait davantage à se plaindre. C'était encore un endroit ravissant en 1950. A présent, on ne voit que du béton sur tout le littoral. L'organisation Todt a fait moins de dégâts entre 1940 et 1944 avec ses blockhaus du Mur de l'Atlantique. Le pays d'oil s'est jeté sur le pays d'oc. Ajaccio n'est pas si colonisé que Nice, qui est devenu le grand asile de vieillards de l'Hexagone.

Mais le mot de colonisation veut-il encore dire quelque chose ? Tout le monde colonise tout le monde, aujourd'hui. Et, quand on décolonise, c'est pire.

L'ÉCOLE DES MINISTRES

J'ai lu dans une gazette que la guerre déclarée aux chauffards qui grillent les feux rouges a pour origine M. Badinter, garde des Sceaux. Celui-ci, se promenant dans Paris au volant de sa voiture et observant minutieusement les règlements du code, ainsi qu'il convient à un ministre, fut scandalisé de constater qu'il était unique en son genre, surtout aux carrefours. Le feu virait au rouge : il

s'arrêtait sagement, mais les autres automobilistes n'avaient pas de ces scrupules ; ils passaient sans vergogne, et à toute vitesse encore. Rentré place Vendôme, M. Badinter fit un beau raffut et exigea que l'on envisageât des sanctions épouvantables contre ces citoyens si peu civiques.

Je conclus de cette anecdote qu'on ne saurait trop inciter les ministres à sortir de leur ministère. Non pas dans leur superbe appareil de ministre, en carrosse précédé de hérauts à moto sonnant de la trompe, mais incognito, comme de bons bourgeois ou de braves prolétaires. Ils verraient enfin ce que c'est que la réalité.

C'est déjà bien beau qu'un grand seigneur comme M. Badinter ait daigné conduire lui-même son automobile ; il y aurait de l'outrecuidance à lui demander d'agrandir le champ de sa curiosité et de tâter maintenant du métro, spécialement vers minuit, aux extrémités des lignes ou dans les longs couloirs, peu fréquentés à ces heures tardives. Il ferait là de fructueuses observations. Pour corser l'aventure, je lui conseille de garnir son porte-monnaie de billets de cent francs, et d'emmener avec lui une de ses secrétaires. Celle-ci, comme Mlle Cunégonde dans *Candide,* serait violée autant qu'on peut l'être, et il est peu probable que M. le Ministre pût retourner au ministère avant une huitaine de jours, vu les gnons et coups de couteau qu'il aurait reçus dans le meilleur des métros du monde.

Une autre expérience bien intéressante pour M. le Garde des Sceaux serait, à l'instar du ci-devant président de la République, de s'inviter à souper chez un couple de retraités habitant un pavillon isolé à la Garenne-Colombes. Il aurait l'amusement, sur le coup de onze heures du soir, de voir une joyeuse bande de jeunes gens faire irruption dans la modeste demeure et égayer énormément la réunion

par des plaisanteries tout à fait spécifiques, telles que ligoter le vieux, la vieille et le ministre sur leurs chaises et leur passer la plante des pieds à la lampe à souder afin qu'ils révélassent où sont cachés les soixante-dix francs représentant la fortune du ménage.

Je m'avance peut-être, mais je crois que les doctrines de M. Badinter seraient un peu modifiées par de telles expéditions. Hélas ! il a trop de travail pour les entreprendre.

LE ROUGE ET LE NOIR

M. Dupeyroux, dans son plan de lutte contre le travail noir, préconise que l'U.R.S.S.A.F verse une prime de trente mille francs à tout employé au noir qui dénoncera son patron. Il devrait préciser si cette prime sera soumise à l'impôt, comme les prix littéraires. Elle devrait l'être, car elle est un prix elle aussi, à sa manière : celui de la morale socialiste en action.

Je suggère à l'ingénieux M. Dupeyroux quelques améliorations à son projet. La première consisterait à remettre à tous les chômeurs une déclaration imprimée de travail noir, avec nom de l'employeur, nom de l'employé, rémunérations, demande de la prime de trente mille francs et petit paragraphe certifiant « sur l'honneur » (formule tout indiquée) la véracité des renseignements. Je prédis un grand succès à ce genre de papier.

Prenez un brave homme qui décroche un petit boulot non déclaré de laveur de vitres lui rapportant vingt francs de l'heure pendant une matinée tous les mardis. Il a indiscutablement tout avantage à dénoncer son patron, dont il ne tire

Extrait de la publication

Doumeng, successeur de Krupp et de Wendel 231
Les deux rosses 235
Le théâtre à Paris 236
Le docteur Freud et le Père la Pudeur 237
La piquette en deux temps 238
Montesquieu plus actuel que Marx 239
De l'assassinat considéré comme un sacre 240
Qu'on me retienne ou je fais un malheur ! 241

DÉCEMBRE

Pauvreté, fécondité 245
L'art de chercher midi à quatorze heures, ou : la technique de l'amalgame 246
L'affaire 249
Le profiteur du socialisme 251
La ruée vers l'Ouest 253
Edgar, Maurice et les autres 254
Mourir pour Gdansk 256
Même combat 257
La politique rabat-joie est préférable à la politique du père Noël 259

Extrait de la publication

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 JUILLET 1984
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
À ÉVREUX (EURE)
POUR FLAMMARION

Dépôt légal : septembre
1984
N° d'éditeur : 10216
N° d'imprimeur : 34624

Imprimé en France

Extrait de la publication